Chemins Nocturnes

DOMINIQUE SYLVAIN

TECHNO BOBO

POLICIER

Viviane Hamy

Extrait de la publication

Le livre

Seine Maritime : Au cours d'une rave d'enfer organisée dans une propriété privée, on a vu deux jeunes filles sauter ensemble du haut d'une falaise. L'autopsie révèle que Katia Pachenko et Véronique Étienne étaient droguées jusqu'à l'os : cocktail détonnant d'ecstasy et de kétamine. Pour la gendarmerie de Dracheville, le suicide ne fait aucun doute.

À Paris, parc Kellermann, on a retrouvé le corps d'une jeune Asiatique égorgée et vitriolée ; cachés dans la boucle de sa ceinture, trente comprimés d'ecstasy. Rien ne permet d'établir son identité…

Les lieutenants N'Diop et Argenson, qui subodorent un lien entre les deux affaires, tentent de convaincre le commissaire Clémenti de rouvrir l'enquête sur l'affaire Pachenko/Étienne. En vain.

C'est Louise Morvan, la privée dont on a déjà suivi les pérégrinations dans *Travestis* et *Sœurs de sang*, qui va tout faire exploser. Parce que ses recherches l'ont convaincue que Katia Pachenko, la petite « fée élastique », n'était que désir et aimait trop la *dance* pour envisager un seul instant de quitter la vie…

L'auteur

Dominique Sylvain est née à Thionville en 1957, et vit au Japon depuis de nombreuses années. Elle a à

son actif trois « séries » avec personnages « récurrents » :

— Louise Morvan, détective privé ayant repris l'agence de son oncle Julian Eden : *Baka !* (1995), *Sœurs de sang* (1997), *Travestis* (1998), *Techno Bobo* (1999), *Strad* (Prix Polar Michel Lebrun 2001), *La Nuit de Geronimo* (2009).

— Le duo de policiers Martine Lewine et Alex Bruce : *Vox* (Prix sang d'encre 2000), *Cobra* (2002, finaliste pour le Prix des Lectrices ELLE 2003)

— Enfin Lola Jost et Ingrid Diesel : *Passage du désir* (2004, Prix des Lectrices ELLE 2005), *La fille du Samouraï* (2005), *Manta Corridor* (2006).

Extrait de la publication

Dans la même collection

Karim Miské

Arab jazz

Antonin Varenne

Fakirs

(Prix Michel Lebrun – Le Mans 2009)

(Prix Sang d'encre –Vienne 2009)

(Prix des lecteurs de la collection Points)

Le Mur, le Kabyle et le marin

Dominique Sylvain

Baka !

Techno bobo

Travestis

Strad

(Prix Michel Lebrun – Le Mans 2001)

La Nuit de Géronimo

Vox

(Prix Sang d'encre – Vienne 2000)

Cobra

Passage du Désir

(Prix des Lectrices ELLE 2005)

La Fille du samouraï

Manta Corridor

L'Absence de l'ogre

Guerre sale

Extrait de la publication

Fred Vargas

Ceux qui vont mourir te saluent

Debout les morts

(Prix Mystère de la Critique 1996)

(Prix du Polar de la ville du Mans 1995)

L'Homme aux cercles bleus

(Prix du festival de Saint-Nazaire 1992)

Un peu plus loin sur la droite

Sans feu ni lieu

L'Homme à l'envers

(Grand Prix du roman noir de Cognac 2000)

(Prix Mystère de la Critique 2000)

Pars vite et reviens tard

(Prix des libraires 2002)

(Prix des Lectrices ELLE 2002)

(Prix du meilleur polar francophone 2002)

Sous les vents de Neptune

Dans les bois éternels

Un lieu incertain

L'Armée furieuse

Fred Vargas / Baudoin

Les Quatre Fleuves

(Prix ALPH-ART du meilleur scénario, Angoulême 2001)

Coule la Seine

Estelle Monbrun

Meurtre chez Tante Léonie

Meurtre à Petite-Plaisance

Meurtre chez Colette (avec Anaïs Coste)

Meurtre à Isla Negra

Maud Tabachnik

Un été pourri

La Mort quelque part
Le Festin de l'araignée
Gémeaux
L'Étoile du Temple

Philippe Bouin
Les Croix de paille
La Peste blonde
Implacables vendanges
Les Sorciers de la Dombes

Colette Lovinger-Richard
Crimes et faux-semblants
Crimes de sang à Marat-sur-Oise
Crimes dans la cité impériale
Crimes en Karesme
Crimes et trahisons
Crimes en séries

Jean-Pierre Maurel
Malaver s'en mêle
Malaver à l'hôtel

Sandrine Cabut / Paul Loubière
Contre-Addiction
Contre-Attac

Laurence Démonio
Une sorte d'ange

Eric Valz
Cargo

Extrait de la publication

DOMINIQUE SYLVAIN

TECHNO BOBO

VIVIANE HAMY

Extrait de la publication

Avec le soutien du

www.centrenationaldulivre.fr

© Éditions Viviane Hamy, 1999

Conception graphique, Pierre Dusser

© Erich Hartmann /
Magnum Photos (détail).

ISBN 978-2-87858-556-8

Extrait de la publication

Sur les pistes
noires de préférence
quand le démon de la danse
me prend le corps je fais n'importe quoi
tout va bien…

c'est psychédélique
me demande pas ce que je fabrique
je te répondrais n'importe quoi
j'en sais rien

Étienne Daho

Extrait de la publication

1

10 juillet 1998

Elle ne savait pas si la nuit était noire ou si elle était devenue aveugle. Cela n'avait pas d'importance puisque deux nouveaux yeux s'étaient ouverts dans sa tête. Ils lui faisaient voir le monde pour la première fois. Son corps ne lui appartenait plus. Il appartenait à la mer. Et la mer malaxait la même phrase. « Je vais venir te prendre. Je vais venir te prendre. » Elle était prête.

Elle pensa à son amie. Katia. Toi et moi pour toujours. Katia, la mer va nous emporter. Tu sais déjà tout ça ?

– Katia ?

Sa voix ne lui appartenait plus, non plus. Les vagues parlaient à sa place. Elle se souvenait de tout. Véronique. Je m'appelle Véronique Étienne. J'ai dix-neuf ans. Le bas de mon corps est mort. Le haut est piqué de mille aiguilles brûlantes. Je suis en train de devenir une sirène. La queue sort lentement de mon cul. Je meurs et c'est une naissance.

Katia et moi, nous allons partir. Il est temps. Nous avons tout compris.

– Katia ?

La douleur ne lui faisait pas peur. Elle savait qu'elle allait mourir. Je suis en train de muter, se dit-elle. Je serai une

Extrait de la publication

belle créature gluante, je nagerai dans la mer glaciale. Tout est beau. Tout est cruel. Tout est bien. J'ai tout compris.

– Katia ?

Le temps s'élargit d'un seul coup. Véronique Étienne se sentit aspirée. Une spirale géante, une succion divine. Elle ouvrit les yeux. La nuit s'était ouverte tel un fruit. Dans la lumière grise, elle se vit, bonne fille, plutôt morse que sirène en fait. Le torse traînait le reste. Traînait la grosse queue brillante sur les galets. Cuir, graisse, ivoire. Elle allait vers Katia. Katia écartelée. Katia étoile de mer. C'était sublimement beau.

– Katia ! C'est fini… Ça commence.

***

Maxime Langevin était aux platines. Il officiait en maître de cérémonie, sous le nom de DJ Macs, content de faire danser tous ses invités comme s'ils étaient des serpents et lui un fakir de première classe. Il les tenait avec sa musique, savourait un sentiment de puissance. 132 bpm. Cent trente-deux battements par minute. Un beat nickel. De l'Acid Trance en provenance de Rotterdam. Le public en redemandait. Tout le monde s'en payait une tranche grosse comme ça. Ses doigts glissaient sur le vinyle, son corps balançait juste ce qu'il fallait. Sensation de volupté totale.

Il la vit arriver de loin. Elle était la seule à ne pas danser, à ne pas rigoler. Pire, elle chialait. Il l'avait reconnue tout de suite : Corinne Klein, la copine de Luc Castello et, accessoirement, la fille de l'adjoint au maire de Dracheville. Un type qui aurait pu lui mettre des bâtons dans les roues pour l'organisation de ses raves. Maxime Langevin fit mine de ne pas la voir. Si elle était trop défoncée pour savoir se tenir, il allait demander qu'on la foute dehors. Fille de l'adjoint au maire ou pas. Et Luc Castello avec. Bande de blaireaux.

Elle gesticulait maintenant, pleurait comme un veau. Avec le casque, Langevin ne pouvait pas l'entendre et n'avait pas l'intention de s'interrompre. C'était sa rave, la Belle Oiseuse était devenue un bout de paradis et ça allait durer au moins jusqu'à demain après-midi et peut-être plus. Il lui jeta un regard décourageant mais rien n'y fit. Pour comble de malchance, Castello rappliquait. Avec une gueule de pleureuse, lui aussi. Ou c'était tout juste. Je rêve, pensa Langevin qui sentait sa bonne humeur se détériorer à grande vitesse ; il chercha du regard son videur, Armel, sans succès. Comme la Klein continuait de vagir, il finit par enlever son casque et faire signe à DJ Paco de prendre sa place aux platines. L'Espagnol reprit les affaires où Langevin les avait laissées. Très cool et très précis, DJ Paco. Tant mieux, il fallait des mecs comme lui pour pouvoir supporter le reste.

– Il y a eu un accident, glapissait Corinne Klein.

– Quoi ?

– Deux filles sont tombées, dit Luc Castello. Il faut que tu viennes.

– Tombées d'où ?

– De la falaise d'Aval ! s'énerva Corinne Klein. Il faut appeler les gendarmes.

Maxime Langevin les dévisagea jusqu'à ce que la fille lui braille de faire quelque chose, tourne le dos et parte d'un pas décidé vers la mer. Castello attendait, les bras ballants, la mine de plus en plus déconfite. Langevin scruta les visages autour de lui pour voir si quelqu'un avait aperçu la scène. Heureusement, DJ Paco avait gagné la foule en moins de deux et personne ne semblait se soucier d'autre chose que de s'envoyer en l'air sur une pulsation qui vous remuait les tripes jusqu'à la cervelle. Langevin suivit Castello qui se frayait un chemin à travers les groupes de danseurs.

Une fille magnifique ondulait, les seins à l'air peints en argent, le reste dans un pantalon moulant. Langevin s'arrêta,

Extrait de la publication

tout sourire, avant que Luc Castello l'attrape par la manche. Langevin se dégagea d'un coup sec, dit au Castello de mesurer ses ardeurs et finit par le suivre vers le portail de la propriété. Il gagna la falaise sans se presser, laissant Castello cavaler comme un perdu.

Pendant quelques secondes, Langevin vit Corinne Klein presque comme en plein jour. Elle s'était avancée d'une cinquantaine de mètres sur la crête de la Porte d'Aval, l'arcade rocheuse qui plongeait dans la Manche. Elle était agenouillée à moins d'un mètre du gouffre, le cou tendu vers la plage. Quelle galère ! Langevin consulta sa montre : 2 h15 du matin. À cette heure-ci, la campagne qui bordait le sentier côtier était noire comme un four. En principe. En fait les lumières venant de la Belle Oiseuse bouleversaient l'ambiance habituelle. C'est pour cette raison que Corinne Klein apparaissait par intermittence. Noir complet. Lumière blanche. Et tout ça sur la techno qui pompait de plus en plus fort. Même à quatre cents mètres de la propriété. Une petite merveille. Merci DJ Paco !

Langevin ralentit, il savait qu'il allait voir la plage de galets, quatre-vingts mètres plus bas. Les lampadaires qui bordaient la digue puis le port d'échouage du Perrey restaient allumés toute la nuit. Langevin ralentit encore, hésita. Il finit par stopper à quelques dizaines de centimètres du bord pour jeter un coup d'œil à Luc Castello. Le gars était resté en arrière, évitant de s'engager sur le sentier de l'arcade, et attendait les mains dans les poches. Il avait une gueule épouvantable.

Avant de faire un pas de plus et de se pencher, Langevin tourna la tête à droite, en direction d'Étretat. La digue dessinait un long serpent courbe qui scintillait. On distinguait encore le casino et les grosses villas à colombages. La Belle Oiseuse avait été bâtie entre Étretat et le petit bourg de Dracheville. Un coin tranquille, un havre peinard entre les hordes de touristes et la bande des péquenots. Un coin bon-

Extrait de la publication

nard pour délirer. Idéal pour fêter l'an 2000. La mer, les mémorables falaises de craie, la vieille demeure et personne à trois kilomètres à la ronde pour venir vous faire chier ! Langevin en rêvait depuis deux ans de son Millenium. Il avait l'intention d'organiser une rave d'enfer dans sa propriété. Tout le monde parlerait de DJ Macs pendant des mois. Et maintenant ? Est-ce que quelqu'un voudrait encore venir danser à la Belle Oiseuse ?

Un vague espoir effleura Langevin. Et si les deux nazes avaient monté un canular ? Il chercha le regard de Corinne Klein. Elle avait cessé de pleurer. Elle n'avait pas l'air d'une nana qui a monté un plan et attend de pouvoir rigoler à ses dépens. Langevin se pencha.

Il y avait deux filles sur les galets. Une blonde avec un pantalon brillant. Une brune en noir, la tête posée sur l'épaule de la blonde. Tout espoir de canular s'effondra pour Maxime Langevin. Les filles ne pouvaient pas être des comparses des deux nazes. Avec l'éclairage du Perrey, on voyait bien la tache blanche du visage de la blonde. Et pourtant, on n'aurait pas dû. La tête partait du dos. Retournée à trois cent soixante degrés. Langevin eut un frisson de dégoût.

– Il faut appeler les gendarmes, dit Corinne Klein. Il faut les appeler tout de suite.

Extrait de la publication

2

18 août 1998

Karim Abdoulazane était assis à côté du lit de son fils. Les yeux de l'enfant étaient bordés de deux croissants gris, striés de veines bleues. Il portait une casquette blanche qui dissimulait son petit crâne chauve. Il jouait avec l'insectoïde qu'Abdoulazane venait de lui offrir. Abdoulazane tendit la main et la posa sur l'avant-bras frêle. Doux comme de la soie.

– Tu me chatouilles, papa.

Le petit avait dit ça avec un soupir. Dans ce soupir, Abdoulazane put mesurer toute la fatigue de Kevin. Celle d'un vieillard dans un corps d'enfant. Tiens bon, mon gamin ! Tiens bon !

Il se retourna. Sa belle-mère tricotait, assise dans un fauteuil. Sa face gélatineuse n'exprimait rien. Elle avait sa robe à fleurs. La même que d'habitude. Elle en avait peut-être quarante-douze comme ça dans son placard. Laura était assise au bout du lit et traçait sur le drap des formes tournantes avec son doigt. À vingt-quatre ans, elle en paraissait au moins dix de plus et avait pris quinze kilos. Elle ne se maquillait plus, son visage était boutonneux, elle portait un T-shirt sans forme et son jean lui faisait un cul de vache. Elle avait l'air complètement partie. Abdoulazane se

Extrait de la publication

redressa, marmonna quelque chose. Personne n'y fit attention. Les doigts boudinés de sa belle-mère s'agitaient à toute allure. Ceux de sa femme dessinaient des cercles au ralenti. Contraste nauséeux.

L'abeille en Lego largua un éclair jaune et un petit bruit synthétique. Kevin eut un léger sourire. Abdoulazane dit qu'il reviendrait cet après-midi.

Dans le couloir, il croisa une infirmière qu'il connaissait. Elle le salua et lui dit deux mots à propos du temps. Comme si de rien n'était. Abdoulazane n'éprouva pas le besoin de répondre, hocha la tête et fila aux toilettes. Il y avait du sang sur le rebord de la cuvette. Encore rouge clair, encore frais. Il le considéra un instant avant d'uriner. Il prit un morceau de papier hygiénique, essuya la tache rouge et fourra le papier dans sa poche.

Il monta dans sa R 5, prit une blonde dans un paquet qui traînait sur le siège du passager, l'alluma, tira une goulée d'autant plus longue qu'il était resté une heure à jouer avec son fils dans la chambre et mit le contact. Il quitta le parking souterrain de l'hôpital Robert-Debré et fila sur le boulevard Sérurier pour passer la porte des Lilas. Il prit le périphérique en direction de Garches.

Il trouva à se garer dans la rue de Suresnes et finit sa deuxième cigarette dans la voiture. Il l'écrasa dans un cendrier débordant qu'il décida de déverser sur la route. Pendant qu'il ouvrait la portière, de la cendre tomba sur son jean. Abdoulazane lâcha un « merde » retentissant en claquant la portière et en laissant le cendrier valdinguer. Une voiture passa et roula sur le cendrier métallique qui s'aplatit dans un bruit sec. Un type qui passait avec son chien le regarda ainsi que les mégots éparpillés.

– Et alors ? Au moins mes clopes, elles puent pas comme la merde de ton clébard, et on risque pas de déraper en marchant dessus !

Extrait de la publication

Le type et le chien accélérèrent le pas et Abdoulazane remonta la rue de Suresnes en direction de l'entrée du cimetière. Il connaissait le chemin par cœur. Allée 6, tombe 8. Il s'était souvent demandé s'il y avait quelque chose à lire là-dedans. Année 68. Mort aux vaches. Il est interdit d'interdire. Et tous ces coups de gueule des gauchistes. À moins que ce soit 86. Mais 86, ça ne lui disait rien de spécial.

Karim Abdoulazane s'assit à sa place habituelle. Sur la tombe d'en face, celle de Frédéric Mathieu, un type qui souriait dans un médaillon, pour l'éternité, et qui avait été rappelé à Dieu et à ses saints en 1978. Cette date, c'était du solide. Abdoulazane avait fait ses calculs. Il y a un peu moins d'un an, Katia lui avait dit qu'elle venait d'avoir dix-neuf ans. À cette époque, il pleuvait tous les jours. Paris était gris sale. Ce devait être la fin de l'automne. L'année de la mort de Frédéric Mathieu était sûrement celle de la naissance de Katia.

Karim Abdoulazane regarda la tombe de son amie. Gravé en lettres dorées :

« À ma fille chérie, maman. »

Tu parles ! Elle en avait de bonnes, la mère Pachenko. Un peu tard, madame. Juste quelques années de retard. En plus des adieux déchirants, il y avait les fleurs bleues et rouges en plastique, dans le vase doré. Minable.

– J'ai mieux, Katia, dit Abdoulazane d'une voix douce en sortant le bout de papier hygiénique taché de rouge de sa poche. (Il tira dessus afin de le défroisser. La couleur avait viré au carmin. Il se leva pour le coincer sous le vase et se rassit.) Ma petite fée, c'est un cadeau. Du genre que les Anciens donnaient à leurs morts. Ils offraient de la bouffe, des parfums. Ils sacrifiaient des bestioles. Sang, tripes et ainsi de suite. Ça avait plus de gueule que des fleurs en plastique et les belles phrases dorées de ta mère. (Il prit une nouvelle cigarette et l'alluma en regardant le papier rose

Extrait de la publication

s'agiter sous une brise légère.) Ma petite fée, je te vois danser tous les jours. Danser comme s'il n'y avait que ça qui comptait. Danser pour moi et pour tous les autres types qui en ont besoin. Merci, Katia, mais je veux plus que ça. Parce que je sais que tu peux.

Abdoulazane fuma sa cigarette, attendant que la brise emporte le morceau de papier hygiénique. Une demi-heure plus tard, il flottait toujours, pavillon minuscule dans un océan de silence. Katia, parle-moi.

Abdoulazane finit par se relever et dit au revoir à Katia. Il s'éloigna et remonta tranquillement l'allée vers la sortie. Il se sentait toujours apaisé en sortant du cimetière. Il venait à peu près tous les deux ou trois jours depuis l'enterrement. Sauf la période qu'il avait passée en Normandie, à Dracheville. À interroger les types dans les bistrots, à enquiquiner les flics pour avoir des infos, à déambuler au bord des falaises à la nuit tombée, vers dix heures, dix heures trente, quand ils allumaient leur batterie de projecteurs sur leur point de vue imprenable. Karim Abdoulazane n'avait jamais voulu admettre, ne serait-ce qu'une seconde, que Katia Pachenko s'était suicidée en se jetant avec sa copine du haut de la falaise d'Aval. C'était pas le genre de Katia. Trop classe, trop de santé.

Comme ses trois virées en Normandie n'avaient rien donné, il était devenu, selon ses propres termes, un client sérieux du cimetière de Garches. Au début, il restait debout, mains croisées, tête baissée, comme tous les gens qui venaient prier leurs morts et finissaient souvent leur visite par un signe de croix ou un petit hochement de tête. Il avait essayé de prendre un air inspiré et de penser à deux ou trois phrases solides. Mais rien d'intéressant n'était sorti de là. Un jour, Abdoulazane s'était mis à parler à haute voix à Katia. C'était venu tout seul. Le soir, chez lui, en y repensant, il s'était dit qu'il était peut-être en train de devenir dingue. C'était l'époque. Déprime par-ci, angoisses par-là. Et puis

non. Il avait réalisé qu'un vrai dingue ne devait jamais se poser la question de savoir s'il l'était. Il avait senti qu'il pouvait parler à Katia parce que ça lui faisait du bien, parce que ça l'aidait à faire sortir quelque chose de sa tête. À force, c'était venu.

Karim Abdoulazane avait senti avec toute sa peau et tous ses souvenirs de Katia qu'elle lui demandait de trouver son assassin. Assassin. Hachchâchî. Buveur de hachisch. Les types qui volaient les voyageurs pour le compte du Vieux de la Montagne. Assassin. Elle ne disait rien d'autre mais Abdoulazane avait compris, après quelques visites supplémentaires, que Katia, la seule amie qu'il ait jamais eue, allait lui rendre la pareille. Il n'y avait qu'une chose qu'Abdoulazane désirait plus encore que de trouver le salaud qui lui avait tué Katia, c'était de combattre le crabe qui lui tuait son fils.

Il avait regardé la tombe, assis sur celle de Frédéric Mathieu, médaillonné souriant, inconnu tombé en 1978, et tout d'un coup, il avait revu Katia qui faisait rire Kevin. C'était l'été dernier. Elle était venue à la maison. Kevin et elle, ça avait été le contact pur, immédiat, magique. Kevin ne souriait que s'il avait envie de sourire. Kevin ne parlait que s'il avait quelque chose à dire. Kevin se barrait si les gens l'emmerdaient. Avec Katia, il avait passé un grand moment. Rigolé comme un perdu. Et parce que la fée élastique était généreuse, elle était revenue souvent voir le petit garçon. Toujours pour le faire rire. Pas le genre à pleurnicher, Katia. À partir de là, Abdoulazane avait arrêté de dealer de la dope. Ça lui était venu comme un flash. Bien sûr, pour elle, il avait toujours de l'ecstasy gratis. Mais pour le reste, ça puait trop. Il voulait que le paysage où elle mettait les pieds soit bien balayé. Elle allait pas le présenter aux autres comme « mon pote le dealer ». Pour la fauche, ça allait. Est-ce que quelqu'un en avait quelque chose à foutre

de ces vieux trucs qu'il tirait à des richards ? Pas Katia, en tout cas.

Karim Abdoulazane remonta dans sa voiture. Il mit une cassette de raï dans l'autoradio et commença à chanter avec Cheb Mami. Le Cheb parlait d'une femme qui était partie, emportant une partie de lui par la même occasion. C'est moi qui ai emporté une partie de toi, Katia, se dit Karim Abdoulazane. Et tu me rends fort. Parce que de la force, t'en avais à revendre. Fais-moi un signe. Mais dépêche-toi un peu. Tu veux ?

Extrait de la publication

Du même auteur

Baka !
Techno bobo
Travestis
Strad
(Prix Michel Lebrun – Le Mans 2001)
La Nuit de Géronimo
Vox
(Prix Sang d'encre – Vienne 2000)
Cobra
Passage du Désir
(Prix des Lectrices ELLE 2005)
La Fille du samouraï
Manta Corridor
L'Absence de l'ogre
Guerre sale

www.dominiquesylvain.com

Extrait de la publication